La Polynésie française pourra-t-elle demeurer un pays heureux ?

Mgr Hubert Coppenrath

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/235>
DOI : 10.4000/jso.235
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004
Pagination : 223-228
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Mgr Hubert Coppenrath, « La Polynésie française pourra-t-elle demeurer un pays heureux ? », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 119 | Année 2004-2, mis en ligne le 01 décembre 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/235> ; DOI : 10.4000/jso.235

La Polynésie française pourra-t-elle demeurer un pays heureux ?

par

Mgr Hubert COPPENRATH*

RÉSUMÉ

On ne devrait pouvoir parler de développement humain que lorsque les hommes grandissent en humanité et qu'ils deviennent plus épanouis et plus satisfaits des relations qu'ils ont avec les autres hommes. Un tel développement a donc deux composantes : l'une individuelle et l'autre sociale. Quelles sont les chances d'un tel développement en Polynésie française ?

MOTS-CLÉS : développement humain, population polynésienne, famille, Églises

ABSTRACT

We should not talk about human development until mankind grows in humanity and becomes more fulfilled and more satisfied with the relationship it has with other men. Such a development is made of two componens: one is personal and the other social. What are the chances of such a development in French Polynesia?

KEYWORDS: human development, polynesian population, family, Churches

Quel développement chercher ?

Dans la seconde moitié des années 1970, j'ai assisté à plusieurs conférences sur le développement, organisées par les Églises du Pacifique Sud, à Fidji, à Tonga, à Honiara. Développement rimait alors avec indépendance. L'indépendance politique était la clé magique qui allait ouvrir la voie d'un développement véritable dans les petits états insulaires du Pacifique. Il y avait, dans les exposés que j'entendais, quelques idées pertinentes, mais aussi une grande part de rêve et de mythe.

En revenant en Polynésie française, c'est d'un autre développement qu'il était question : un développement matériel, qui se chiffrait en PIB

(produit intérieur brut), en taux de réussite scolaire, en nombre de médecins par habitants... Il est évident qu'il s'agit là d'indicateurs sérieux dont il serait insensé de ne pas tenir compte, mais qui avaient leurs limites, car s'ils étaient utiles, ils étaient aussi trompeurs. En effet, pour que l'augmentation de la richesse d'un pays soit la cause d'un véritable développement, il faut aussi que cette richesse soit répartie équitablement. Par ailleurs, comment ne pas remarquer que ceux-là mêmes qui jouissent déjà d'un revenu très large, d'une instruction supérieure, des bienfaits de la médecine et de tous les avantages du développement matériel ne sont souvent ni meilleurs ni plus heureux que ceux qui en sont dépourvus.

* Archevêque de Papeete, hcop.catholic@mail.pf

On ne devrait pouvoir parler de développement humain que lorsque les hommes grandissent en humanité et qu'ils deviennent plus épanouis et plus satisfaits des relations qu'ils ont avec les autres hommes. Un tel développement a donc deux composantes : l'une individuelle et l'autre sociale. Lorsqu'on pense à la dimension individuelle du développement, on doit faire référence à la santé, à l'instruction, à la formation et aux qualités nécessaires pour trouver un emploi, construire une famille, mais aussi à tout ce qui est nécessaire pour que l'homme s'accomplisse, s'épanouisse et satisfasse les désirs les plus profonds de son être. L'homme doit savoir gérer sa personnalité avec ses richesses, mais aussi ses limites et ses insuffisances, s'accepter tel qu'il est. L'homme est aussi un être de don et d'oblation, on ne pourra jamais le combler complètement par une profusion de biens matériels et de plaisirs. Il a besoin d'aimer et d'être aimé. Mais l'homme est aussi un être social, il ne peut s'accomplir tout seul. Pour être heureux, il a besoin d'un environnement où il s'épanouisse. L'environnement immédiat, c'est la famille. Les échecs familiaux sont responsables de souffrances et de blessures qui se prolongent par des effets dans la scolarité, la carrière professionnelle, les relations sociales... L'environnement plus lointain est constitué par toutes relations avec les autres hommes. On peut y souffrir de l'indifférence, de l'égoïsme, de l'agressivité que l'on doit affronter, on peut aussi être conforté par la solidarité, la bienveillance que l'on rencontre ainsi que par une atmosphère générale de joie, de paix et de bonne entente. Quelles sont les chances d'un tel développement en Polynésie ?

Bilan de cinquante années

Avant de nous risquer à répondre à cette question, il est nécessaire d'examiner rapidement comment le pays a évolué depuis cinquante ans.

En moins d'un demi-siècle, la population est passée de quelque 80 000 habitants à 245 000. La répartition de la population a été totalement bouleversée : à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la moitié de la population vivait à Tahiti (un quart en zone urbaine et un quart en zone rurale) et l'autre moitié était dispersée dans les archipels. En 2002, on dénombre 184 000 habitants pour Tahiti et Moorea, dont plus de 120 000 pour la zone urbaine, et seulement 61 000 pour le reste de la Polynésie. Dans le même temps, la Polynésie est passée d'une éco-

nomie rurale à une économie dominée par le secteur secondaire et surtout tertiaire. Cela a entraîné un changement considérable dans le mode de vie des habitants. Les salaires et les aides sociales ont permis à la majorité des habitants d'avoir accès à des habitations de type occidental, équipées de réfrigérateurs, machines à laver... Un nombre considérable de personnes disposent d'une voiture ou d'un véhicule à moteur. Mais cette aisance matérielle s'accompagne le plus souvent de dettes avec tous les soucis parfois très lourds qu'elles entraînent.

La santé s'est améliorée, en ce sens que la mortalité infantile a chuté de manière spectaculaire et la longévité a progressé très visiblement. En revanche, on assiste aussi à une progression alarmante des maladies du trop manger et du mal manger, en particulier du diabète, malgré une dentition en bien meilleur état. Les cancers semblent en progression, la santé psychologique et mentale s'est sans doute bien détériorée, notamment sous l'effet du *paka*¹, et la progression des suicides chez les jeunes est aussi un signe inquiétant de mal être.

Un gros effort a été fait dans le domaine de l'instruction, malgré les conditions difficiles dans certains archipels. Le nombre d'étudiants inscrits à l'université témoigne d'une certaine réussite, mais la proportion d'échecs scolaires reste trop importante et entraîne en zone urbaine des conséquences sociales regrettables, cet échec étant une des causes de la marginalisation d'une partie de la population.

Le passage de la vie rurale à la vie urbaine a entraîné un changement profond dans les mentalités qui sont devenues plus individualistes. Ce changement profond de mentalité a permis aux plus doués de s'élever socialement et d'échapper à une solidarité familiale dont certains membres abusaient. Mais elle a aussi fait perdre des avantages. Il est symptomatique de voir que les personnes qui accompagnent des malades évacués des îles vers l'hôpital de Papeete réclament que leur soit construit un foyer d'accueil, car elles ne trouvent plus l'hospitalité chez leurs parents habitants Papeete. Autre exemple : dans les petites îles des Tuamotu, jadis ceux qui faisaient de bonnes pêches distribuaient le surplus de poissons à leurs voisins et parents ou même à toute la population ; les congélateurs les invitent maintenant à faire des réserves pour leur compte personnel.

La culture a subi de fortes transformations, mais elle peut cependant se reconnaître dans le

1. Ce mot, abrégé du hawaïen *pakalolo*, est le terme employé localement pour désigner le cannabis.

succès de sports comme le surf ou le *va'a*² et dans la vitalité de l'artisanat traditionnel. Cependant, les langues polynésiennes reculent chez les jeunes et s'ils sont attirés par la danse traditionnelle, il sera sans doute difficile de maintenir certaines expressions chorégraphiques et musicales, d'autant plus que l'influence des modes vestimentaires, de la musique occidentale et même des idées « mondialistes » est très forte chez eux.

La famille évolue tout doucement de la famille élargie à la famille nucléaire, mais cette adaptation à une nouvelle manière de vivre n'a malheureusement pas entraîné de progrès. Le nombre de familles éclatées est considérable avec les conséquences que l'on devine. Les jeunes se plaignent souvent de l'atmosphère familiale qui manque souvent de chaleur, sans parler des méfaits désastreux de l'alcool et du *paka*. Les disputes sont fréquentes, on se plaint de l'indifférence, de l'égoïsme, du manque de responsabilités des parents ou des grands enfants. Enfin, ces dernières années, les violences familiales et les abus sexuels se sont révélés beaucoup trop fréquents.

Il y a pourtant de très bonnes familles, très unies et très heureuses, mais, même là, les parents se plaignent de la difficulté à transmettre des valeurs qui sont en contradiction avec les modèles que les jeunes découvrent dans les médias ou dans l'exemple de certains de leurs camarades de classe ou de loisirs.

Si l'individualisme a fait des progrès, il faut cependant constater que dans les milieux *mā'ohi*, l'esprit communautaire reste très fort. Les gens sont très sensibles au jugement de la communauté, ce qui se traduit dans l'expression : *mea ha'amā* (ça fait honte, c'est-à-dire : c'est mal vu). L'esprit d'initiative est beaucoup moins freiné qu'autrefois par la communauté, cependant la solidarité n'a pas totalement disparu. Elle se manifeste par exemple dans les deuils et les épreuves vécues par un membre de la communauté. Cette solidarité permet aussi, dans les paroisses de toutes confessions, à des gens pauvres et sans grands moyens de réaliser des constructions importantes avec leurs propres ressources et par le travail de leurs mains. En effet, c'est dans le cadre de la religion qu'ils trouvent les motivations et la vie sociale dont ils ont besoin.

L'atmosphère sociale s'est certainement dégradée dans la zone urbaine où l'on déplore les vols et le manque de sécurité ; pourtant, les relations sociales restent empreintes de cordialité. Dans cette société pluriethnique et pluriconfessionnelle, il y a beaucoup de tolérance. De grands progrès ont été réalisés dans les relations

entre chrétiens de confessions différentes et, dans ce domaine, des témoignages émouvants et étonnants pourraient être évoqués. Je ne résiste pas à l'envie d'en citer un. Un pasteur à la retraite de l'Église Sanito, en visite dans l'atoll de Niau, remarque l'église catholique. Les catholiques, autrefois nombreux, ont émigré à Papeete ; ceux qui restent peuvent se compter sur les doigts de la main. L'église, dont la construction a été entreprise au temps où les fidèles étaient nombreux, n'a pas été vraiment terminée, aussi se dégrade-t-elle et, dans quelques années, elle tombera en ruines. Cet homme ne supporte pas ce spectacle qui lui apparaît comme un signe de mort pour l'île. C'est un homme très respecté, il s'en va dans d'autres îles solliciter des periculateurs de sa confession et les persuade de réparer l'église de Niau et d'en achever la construction. Ces gens font avertir l'évêque de leur projet, recueillent 40 millions de FCFP et, quelques mois plus tard, remettent à l'évêque les clés d'une église neuve et pimpante. Mais cette église n'est-elle pas trop grande pour la poignée de fidèles catholiques qui subsiste encore dans l'île ? Qu'à cela ne tienne, chaque dimanche, des sanitos viennent assister à l'office catholique. Il ne s'agit pas de conversions, mais de relations d'amitié et de bon voisinage. Ce fait divers est symptomatique d'un désir de plus en plus répandu de voir la vie religieuse devenir un facteur d'union plutôt que de division.

S'il y a des risques de violence, des attitudes irrespectueuses envers les biens publics et privés, cela est souvent le fait de jeunes appartenant à cette partie de la population qui a été marginalisée par l'échec scolaire, le chômage, l'inadaptation à la société. Leur attitude reflète leur sentiment de n'avoir rien à respecter dans une société dans laquelle ils n'ont pas de place.

Quel jugement porter sur cette évolution ? On peut regretter bien des choses, mais était-il possible de lui échapper ? Même si une telle évolution s'est faite en partie sous l'influence d'un facteur externe et, dans un certain sens regrettable – le centre d'expérimentations nucléaires –, elle était inévitable à long terme. Il faut cependant déplorer que les transformations économiques et sociales aient marginalisé une partie de la population. S'il y a un échec, c'est bien l'apparition d'une frange de la population qui a perdu en grande partie ses traditions culturelles et sociales tout en s'intégrant très mal dans une nouvelle société dont elle a surtout acquis les défauts. Et pourtant, même dans ce milieu, il subsiste des valeurs et des raisons d'espérer. Par ailleurs, on a

2. Pirogue polynésienne.

trop cru que le développement matériel suffisait pour rendre les gens heureux. Derrière une façade insouciance et joyeuse, il y a beaucoup de gens insatisfaits et malheureux, et ceci, dans toutes les classes sociales.

Un véritable développement humain est-il possible en Polynésie française ?

Le développement dépend d'abord des ressources économiques. Une économie de subsistance n'est plus possible puisqu'une part considérable de la population s'est concentrée dans la zone urbaine où elle ne dispose pas de terres cultivables ni même d'accès à la mer pour y pêcher. Le retour vers les îles est problématique, les « revenants » sont souvent mal accueillis quand il faut partager avec eux des terres peu nombreuses et des ressources assez maigres.

Actuellement les trois principales ressources sont par ordre d'importance : le tourisme, la perle, la pêche. La beauté des paysages, la douceur du climat et le caractère aimable et accueillant de la population font de la Polynésie une terre de tourisme, même si l'éloignement des grands centres de population rend ce tourisme coûteux. La petite hôtellerie et les activités annexes au tourisme conviennent assez bien aux Polynésiens. C'est avec beaucoup plus de réticences qu'ils se résignent à gagner leur vie dans la grande hôtellerie dont les contraintes d'horaires leur sont très déplaisantes. Et pourtant, l'exemple de Bora Bora montre qu'ils finissent par accepter cette vie quand ils n'ont pas d'autres choix. Le tourisme reste cependant une ressource fragile, sujette à des crises.

La perle a permis à des Paumotu de devenir des entrepreneurs importants, maniant des capitaux considérables, mais tous n'ont pas su gérer durablement leur entreprise. Cette activité a repeuplé les Tuamotu de l'Ouest et Mangareva et la population locale s'y est bien adaptée. À cause des grands profits et des risques qu'elle comporte, la perliculture a introduit un esprit de compétition qui dégénère souvent en malhonnêteté : vol de nacres et de perles, rroublardise de certains intermédiaires, trafics parallèles, etc. De plus, là encore, l'avenir reste incertain.

Les Polynésiens se sont facilement adaptés à la grande pêche dont le rythme – un temps de travail intensif et rude suivi d'un temps égal de repos et de détente passé à terre – convient à beaucoup de jeunes. Il semble que cette activité soit moins soumise aux aléas internationaux que les deux précédentes.

Quelques milliers de Marquisiens et de Paumotu vivent toujours de la récolte du coprah. Les revenus sont maigres, mais les besoins sont réduits et il y a toujours des gens qui ne voudraient pas d'une autre vie que celle-là. Il est souhaitable que cette activité, la seule possible dans l'est des Tuamotu, se maintienne et qu'elle soit stimulée par la régénération des cocoteraies avec des hybrides plus productifs. De nouvelles recherches sur l'huile de coprah semblent indiquer que sa valeur alimentaire est bien meilleure que ce que l'on a cru longtemps. Il se pourrait donc que l'on assiste à une remontée des cours.

Est-il possible de développer d'autres activités économiques ? Un handicap sérieux réside dans le fait qu'une partie de la population, dont le noyau est constitué par tous ceux qui sont rétribués par l'État français, dispose de salaires calculés sur le revenu des fonctionnaires métropolitains multiplié par l'indice 1,84 alors que les activités d'exportation et de tourisme doivent faire face à la concurrence internationale. C'est une situation qui génère un renchérissement du coût de la vie et, par ricochet, des salaires élevés et donc qui freine le développement des activités d'exportation et du tourisme. Mais il sera difficile d'en sortir car les salaires et pensions versés par l'État stimulent le commerce et les activités du secteur tertiaire et constitueraient, dit-on, la seconde ressource de la Polynésie après le tourisme.

Il est très important que le développement soit harmonieux, c'est-à-dire qu'il profite à l'ensemble de la population. À cet égard, l'institution du régime de solidarité, qui permet même à ceux qui n'ont pas de revenus d'accéder aux soins médicaux gratuits, constitue un grand pas dans la bonne direction. Une autre action nécessaire est l'aide au logement. Les efforts conjugués du territoire et de l'État permettent de construire un grand nombre de logements. Si cette politique est maintenue, elle sera une bonne base pour les progrès de l'hygiène, de la santé, de la réussite scolaire et de la paix sociale.

Mais cela ne suffit pas, il faut aussi lutter contre les facteurs de dégradation sociale. Pendant longtemps l'alcool a été le problème social majeur du territoire, mais voilà que le cannabis lui dispute cette place. Ces deux fléaux sont certainement le signe d'un mal être, mais ils contribuent aussi à l'augmenter.

La famille est le cadre indispensable du développement des enfants ; elle satisfait leur besoin de sécurité et d'affection et c'est le lieu par excellence de la transmission des valeurs. Le Synode des jeunes, qui a fonctionné dans l'Église catholique durant toute l'année 2003 – et qui a orga-

nisé la consultation de plus de trois mille jeunes –, a montré que la valeur que les jeunes plaçaient au premier rang était la famille, certains se félicitant de vivre heureux dans une famille heureuse, alors que d'autres se plaignent de ne pas trouver dans leur famille la sécurité, la compréhension et l'amour dont ils rêvent. Les déficiences familiales se traduisent par des handicaps très sérieux dans la réussite et l'insertion sociales. Or, comme nous le disions plus haut, la situation laisse fort à désirer.

Par contre, bien qu'il faille déplorer une petite délinquance qui sévit surtout dans le secteur urbain – vols de toute espèce, agressions... –, la société polynésienne reste une chance pour un véritable développement humain. Cette population est variée dans ses origines : polynésienne, européenne, chinoise et des métissages anciens, mais aussi continus, permettent à ses composantes d'avoir des limites de plus en plus imprécises. Elle se rattache à des dénominations religieuses variées : protestants de l'Église évangélique, catholiques, mormons, sanitos, adventistes... pour ne citer que les plus anciennes. Mais toutes ces confessions se rattachent à la révélation chrétienne et ont donc ensemble des valeurs communes et en particulier le *aroha*, mot qui signifie à la fois compassion et amour, et qui a une grande résonance dans les cœurs polynésiens. Cette population est unie et pacifique, il n'y a pour ainsi dire pas de racisme. La vie sociale est donc bien facilitée.

En dépit d'un individualisme grandissant sous l'influence des nouveaux modes de vie, le besoin de solidarité et de vie communautaire reste très fort. Il ne s'agit pas de « communautarisme » car les communautés, dont la base est le plus souvent religieuse, restent ouvertes, elles ne s'ignorent pas et s'entraident volontiers.

Dans le tableau de la vie sociale, il n'est pas possible de passer sous silence l'influence de la politique. Les luttes politiques sont le prix à payer pour qu'un régime démocratique s'instaure. Malheureusement, elles sont à l'origine de tensions, parfois pénibles, qui divisent la population jusque dans les plus petites îles. Après chaque élection municipale, le tissu social est déchiré dans les petites communautés insulaires ; au point que l'Église a été obligée de demander aux responsables laïcs des communautés insulaires de ne pas se porter candidat, afin d'être en mesure, après les élections, de travailler à la réconciliation de la communauté. La conquête du pouvoir entraîne aussi les factions à s'assurer une clientèle par des procédés qui finissent par les déconsidérer. Un grand progrès serait de voir s'instaurer plus de considération et plus de res-

pect entre les adversaires politiques. Les différentes Églises ont donc une grande responsabilité dans le développement de la Polynésie, bien que les injustices soient loin de ce qui se fait dans certains pays d'Amérique du Sud, il reste à combattre tout ce qui empêche les Polynésiens de bénéficier des possibilités de développement.

En premier lieu viennent les deux fléaux que sont l'alcool et le *paka*. L'alcool est un vieil ennemi contre lequel ont lutté toutes les générations de missionnaires : il génère la pauvreté, la détérioration de la santé, des souffrances morales, mais surtout il décourage et démotive. Le mot *pakalolo*, nous l'avons vu, est emprunté au hawaïen ; *paka* qui, comme le tahitien *pata*, signifie tabac et *lolo*, qui, comme le tahitien *roro*, signifie cerveau. Le mot *pakalolo* évoque donc la ressemblance du cannabis avec le tabac et ses effets nocifs sur le cerveau. Introduit semble-t-il par des surfers hawaïens, il pousse très facilement dans toutes les îles de la Polynésie et la concentration du principe actif y est particulièrement forte. Très largement consommé, il est responsable de la croissance des maladies mentales, de drames familiaux et d'accidents, mais surtout d'une démotivation tout à fait défavorable au développement. En outre, sa culture et sa vente clandestines permettent des profits sans rapport avec ce qu'un honnête travailleur peut gagner. Ces profits ne sont pas toujours faciles à dissimuler et les trafiquants se jalourent et probablement se dénoncent mutuellement, aussi dealers et cultivateurs se retrouvent souvent en prison.

Les Églises doivent aussi attirer l'attention de leurs fidèles sur les valeurs familiales et inciter les jeunes à constituer des couples fondés, non pas sur le hasard de rencontres occasionnelles, comme il arrive si souvent, mais sur un véritable amour qui veut s'inscrire dans la durée et faire face à ses responsabilités.

Un autre domaine où les différentes dénominations religieuses n'avaient pas eu à intervenir jusqu'à présent, mais qu'elles doivent de toute urgence prendre en considération, est l'environnement. Les Polynésiens vivent dans un cadre particulièrement beau, mais qui commence à se dégrader sérieusement. Les habitudes anciennes d'insouciance dans la gestion de l'environnement n'étaient pas désastreuses tant que la concentration de la population était faible et que la consommation de produits importés restait peu importante. Il n'en est plus de même actuellement. Il est nécessaire de rappeler aux chrétiens que la création est un don de Dieu à travers lequel il révèle aux hommes son amour. La nature est le langage dans lequel Dieu a choisi de

manifestar aux hommes sa bonté et sa beauté. Sans parler de « réenchâter la nature » comme le New Age, il est important d'habituer les chrétiens à voir dans la création un don de Dieu qui doit être aimé et respecté. Salir et polluer la nature est une insulte au Créateur en même temps que la manifestation d'un égoïsme et d'un mépris sordide envers ceux qui partagent avec nous un pays qui est sorti beau des mains de Dieu.

La Polynésie peut-elle demeurer ce pays heureux qui continue de faire rêver tant de gens de par le monde ? Certainement pas si elle se laisse aller. Elle doit regarder son avenir en face et agir simultanément dans plusieurs domaines. Il lui faut conquérir son indépendance économique pour être capable de nourrir ses habitants. Il lui faut aussi veiller à ce que l'exclusion qui frappe déjà certaines couches de la population ne s'étende pas, il faut même s'appliquer à la faire reculer. Enfin pour que la douceur de vivre ne soit pas une façade mensongère, il faut lutter aussi bien contre toutes les causes de dégradation humaine et sociale que contre toutes les causes de souffrances secrètes et s'appliquer à conserver les qualités traditionnelles de la culture polynésienne : solidarité, acceptation de l'autre, compassion.

Dans l'Église évangélique et, principalement sous l'influence du théologien Duro Raapoto, ce besoin de retour aux valeurs traditionnelles a donné naissance à une sorte de messianisme qui a été bien décrit par Bruno Saura dans un article publié récemment dans le *Bulletin de la Société des études océaniques* (2002 : 2-50). Il serait trop long de décrire ici ce phénomène religieux qui prône une méfiance envers tout ce que les Européens ont apporté en Polynésie et la redécouverte de valeurs religieuses que les Polynésiens ont connues, puis qu'ils ont commencé à perdre avant même l'arrivée des premiers navigateurs, mais surtout depuis cette arrivée. S'il y a quelque chose de vrai dans ces affirmations, c'est bien qu'une société heureuse ne peut pas se construire sur les valeurs du capitalisme libéral. Le fondateur du capitalisme, Stuart Mill, a bien montré que son système reposait sur l'égoïsme humain. L'égoïsme peut stimuler l'action, mais il est incapable de construire une société harmonieuse et

heureuse. Sans partager les idées de Duro Raapoto, je crois qu'il a raison d'inciter les Polynésiens à garder certaines de leurs qualités traditionnelles, même au prix d'une moins forte réussite individuelle.

Les valeurs de la solidarité doivent du reste s'étendre à d'autres domaines que ceux où celle-ci se manifestait traditionnellement, par exemple la gestion de l'environnement. On ne peut laisser aux seuls pouvoirs publics la responsabilité d'un tel programme. Si les aspects économiques du développement sont du ressort de ces pouvoirs publics et des différents entrepreneurs, encore faut-il que tous ceux qui ont en charge le bien-être social de la population vérifient que, sous prétexte de développement économique, l'on n'est pas en train de dégrader l'environnement et de susciter des transformations pernicieuses pour la qualité de vie.

Nous avons évoqué assez longuement les facteurs de dégradation humaine et sociale. La lutte contre ces causes de dégradation ne pourra être menée efficacement que si un vaste consensus se manifeste dans toute la population, ce qui suppose une prise de conscience et une détermination qui n'existent pas encore.

Pour lutter contre l'influence délétère du matérialisme et de l'individualisme développés par la société occidentale d'aujourd'hui, tous doivent comprendre que l'égoïsme, le manque de solidarité et le manque de respect de l'autre rendent la vie sociale de plus en plus pénible. Au contraire, lorsque chacun s'efforce de respecter son prochain et ses biens, lorsqu'on se préoccupe aussi des autres dans sa façon de vivre, une qualité de vie, qui est le véritable développement humain, apparaît.

Papeete, 31 décembre 2003.

BIBLIOGRAPHIE

SAURA Bruno, 2002. Naissance d'une pensée millénariste ethnique et développement du nationalisme à Tahiti, *Bulletin de la Société des études océaniques* 295, pp. 2-50.